

dtv

Erzählungen klassischer Autoren der französischen Literatur. Sie handeln von

- einem Kampf zwischen Liebe und Macht im Spanien des 19. Jahrhunderts
- einer seltsamen Beziehung zwischen einem versprengten Soldaten und einem Pantherweibchen
- dem Sieg der Habgier über die Ehre mit schrecklichen Folgen
- einem geheimen Liebesabenteuer mit Hindernissen
- dem wehmütig stimmenden Abschied von einem geliebten Leben
- einem wunderlichen Erlebnis mit einer geheimnisumwobenen Gouvernante
- einer Flucht ans Ende der Welt zur Verwirklichung einer großen Liebe
- einem Heiratsantrag und einem überaus merkwürdigen Tauschgeschäft
- einer gänzlich ungewöhnlichen Form der Marienverehrung

Nouvelles classiques
Klassische französische
Erzählungen

Ausgewählt und übersetzt von
Johanna Canetti

Deutscher Taschenbuch Verlag

dtv zweisprachig

Ausführliche Informationen über
unsere Autoren und Bücher
finden Sie auf unserer Website
www.dtv.de



Originalausgabe 2007

4. Auflage 2013

Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG,
München

zweisprachig@dtv.de

© der deutschen Übersetzung:

Deutscher Taschenbuch Verlag GmbH & Co. KG,
München

Die Erzählung von Balzac wurde von Richard Fenzl,
die von Flaubert von Ulrich Friedrich Müller und die von Mérimée
von Elisabeth Strelman-Küchler übersetzt.

Umschlagkonzept: Balk & Brumshagen

Umschlaggestaltung: Claudia Danners unter Verwendung des Gemäldes
«Der Kuss» (1892) von Henri de Toulouse-Lautrec

Satz: Greiner & Reichel, Köln

Druck und Bindung: Kösel, Krugzell

Gedruckt auf säurefreiem, chlorfrei gebleichtem Papier

Printed in Germany · ISBN 978-3-423-09469-6

Stendhal

Le coffre et le revenant · Die Truhe und das Gespenst

6 · 7

Honoré de Balzac

Une passion dans le désert · Eine Leidenschaft

in der Wüste 60 · 61

Gustave Flaubert

Matteo Falcone · Matteo Falcone 96 · 97

Prosper Mérimée

La chambre bleue · Das blaue Zimmer 104 · 105

Alphonse Daudet

Maison à vendre · Haus zu verkaufen 136 · 137

George Sand

La fée aux gros yeux · Die Fee mit den großen Augen

148 · 149

Guy de Maupassant

Le bonheur · Das Glück 178 · 179

Jules Renard

La demande · Der Heiratsantrag 194 · 195

Anatole France

Le jongleur de Notre-Dame · Der Gaukler Unserer

Lieben Frau 220 · 221

Anmerkungen zu den einzelnen Autoren 234

Stendhal

Le coffre et le revenant

Aventure espagnole

Par une belle matinée du mois de mai 182., don Blas Bustos y Mosquera, suivi de douze cavaliers, entra dans le village d'Alcolote, à une lieue de Grenade. À son approche, les paysans rentraient précipitamment dans leurs maisons et fermaient leurs portes. Les femmes regardaient avec terreur par un petit coin de leurs fenêtres ce terrible directeur de la police de Grenade. Le ciel a puni sa cruauté en mettant sur sa figure l'empreinte de son âme. C'est un homme de six pieds de haut, noir, et d'une effrayante maigreur; il n'est que directeur de la police, mais l'évêque de Grenade lui-même et le gouverneur tremblent devant lui.

Durant cette guerre sublime contre Napoléon, qui, aux yeux de la postérité, placera les Espagnols du dix-neuvième siècle avant tous les autres peuples de l'Europe, et leur donnera le second rang après les Français, don Blas fut l'un des plus fameux chefs de guérillas. Quand sa troupe n'avait pas tué au moins un Français dans la journée, il ne couchait pas dans un lit: c'était un vœu.

Au retour de Ferdinand, on l'envoya aux galères de Ceuta, où il a passé huit années dans la plus horrible misère. On l'accusait d'avoir été capucin dans sa jeunesse, et d'avoir jeté le froc aux orties. Ensuite il rentra en grâce, on ne sait comment. Don Blas est célèbre maintenant par son silence; jamais il ne parle. Autrefois les sarcasmes qu'il adressait à ses prisonniers de guerre avant de les faire pendre lui avaient acquis une sorte de réputation d'esprit: on

Stendhal

Die Truhe und das Gespenst

Spanisches Abenteuer

An einem schönen Maimorgen im Jahre 182. ritt Don Blas Bustos y Mosquera mit einem Gefolge von zwölf Reitern in das eine Meile von Granada entfernte Dorf Alcolote ein. Bei seinem Erscheinen stürzten die Bauern in ihre Häuser und verriegelten die Türen. Voller Schrecken blickten die Frauen aus einer Fensterecke auf den fürchterlichen Polizeidirektor von Granada. Der Himmel hatte seine Grausamkeit bestraft, indem er seinen Körper zum Abbild seiner Seele werden ließ. Er misst sechs Fuß und ist schwarz und erschreckend mager. Obwohl er nur Polizeidirektor ist, zittern selbst der Bischof von Granada und der Gouverneur vor ihm.

Während jenes großen Krieges gegen Napoleon, der die Spanier des neunzehnten Jahrhunderts in den Augen der Nachwelt über alle anderen Völker Europas erheben und ihnen den zweiten Platz nach den Franzosen einräumen wird, war Don Blas einer der berühmtesten Guerillaführer. Wenn seine Truppe nicht wenigstens einen Franzosen täglich getötet hatte, schlief er nicht in einem Bett, das hatte er sich geschworen.

Nach Ferdinands Rückkehr wurde er auf die Galeeren von Ceuta geschickt, wo er acht Jahre in erbärmlichstem Elend zubrachte. Er wurde beschuldigt, in seiner Jugend Kapuzinermönch gewesen und dann aus dem Orden ausgetreten zu sein. Wie er schließlich begnadigt wurde, weiß niemand. Jetzt ist Don Blas für sein Schweigen berühmt, er spricht nie. Angesichts der sarkastischen Bemerkungen, die er an seine Kriegsgefangenen richtete, bevor er sie hängen ließ, hatte er einst als geistreich gegolten: Seine

répétait ses plaisanteries dans toutes les armées espagnoles.

Don Blas s'avavançait lentement dans la rue d'Alcolote, regardant de côté et d'autre les maisons avec ses yeux de lynx. Comme il passait devant l'église on sonna une messe; il se précipita de cheval plutôt qu'il n'en descendit, et on le vit s'agenouiller auprès de l'autel. Quatre de ses gendarmes se mirent à genoux autour de sa chaise; ils le regardèrent, il n'y avait déjà plus de dévotion dans ses yeux. Son œil sinistre était fixé sur un jeune homme d'une tournure fort distinguée qui priait dévotement à quelques pas de lui.

«Quoi ! se disait don Blas, un homme qui, suivant les apparences, appartient aux premières classes de la société n'est pas connu de moi ! Il n'a pas paru à Grenade depuis que j'y suis ! Il se cache.»

Don Blas se pencha vers un de ses gendarmes, et donna l'ordre d'arrêter le jeune homme dès qu'il serait hors de l'église. Aux derniers mots de la messe, il se hâta de sortir lui-même, et alla s'établir dans la grande salle de l'auberge d'Alcolote. Bientôt parut le jeune homme étonné.

– Votre nom ?

– Don Fernando de la Cueva.

L'humeur sinistre de don Blas fut augmentée, parce qu'il remarqua, en le voyant de près, que don Fernando avait la plus jolie figure; il était blond, et, malgré la mauvaise passe où il se trouvait, l'expression de ses traits était fort douce. Don Blas regardait le jeune homme en rêvant.

– Quel emploi aviez-vous sous les Cortés ? dit-il enfin.

– J'étais au collège de Séville en 1823; j'avais alors quinze ans, car je n'en ai que dix-neuf aujourd'hui.

– Comment vivez-vous ?

Scherze wurden in sämtlichen Heeren Spaniens weitergezählt.

Don Blas ritt langsam durch die Straße von Alcolote und ließ seinen scharfen Blick über die Häuser zu beiden Seiten schweifen. Als er an der Kirche vorbeikam, wurde gerade zur Messe geläutet; er stürzte sich mehr vom Pferd, als dass er abstieg, und man sah ihn vor dem Altar niederknien. Vier seiner Gendarmen knieten neben seinem Stuhl und blickten ihn an, doch in seinen Augen war schon keine Andacht mehr zu lesen. Mit finsterem Blick starrte er auf einen jungen, sehr vornehm aussehenden Herrn, der wenige Schritte von ihm entfernt hingebungsvoll betete.

«Wie!», sagte sich Don Blas, «da gibt es doch tatsächlich einen Herrn, der allem Anschein nach zu den obersten Gesellschaftskreisen gehört, und den ich nicht kenne! Seit ich in Granada bin, ist er dort nicht erschienen! Der versteckt sich wohl!»

Er wandte sich einem seiner Gendarmen zu und befahl ihm, den jungen Herrn zu verhaften, sobald dieser die Kirche verlassen hätte. Während der letzten Worte der Messe eilte er hinaus und begab sich in den großen Saal des Wirtshauses von Alcolote. Bald darauf erschien der junge Herr höchst erstaunt.

«Ihr Name, bitte?»

«Don Fernando de la Cueva.»

Don Blas' düstere Laune verschlechterte sich noch, als er beim genaueren Hinsehen bemerkte, dass Don Fernando ein wunderschönes Gesicht hatte: Er war blond, und trotz der unangenehmen Lage, in der er sich befand, zeichnete ein ausgesprochen sanftes Aussehen seine Züge. Don Blas blickte den jungen Herrn traumverloren an.

«Welches Amt bekleideten Sie unter den Cortes?», fragte er schließlich.

«1823 besuchte ich noch in Sevilla die Schule; ich war damals erst fünfzehn Jahre alt, jetzt bin ich neunzehn.»

«Wovon leben Sie?»

Le jeune homme parut irrité de la grossièreté de la question; il se résigna et dit :

– Mon père, brigadier des armées de don Carlos Cuarto (que Dieu bénisse la mémoire de ce bon roi !), m’a laissé un petit domaine près de ce village; il me rapporte douze mille réaux (trois mille francs); je le cultive de mes propres mains avec trois domestiques.

– Qui vous sont fort dévoués sans doute. Excellent noyau de guérilla, dit don Blas avec un sourire amer.

« En prison et au secret ! » ajouta-t-il en s’en allant, et laissant le prisonnier au milieu de ses gens.

Quelques moments après, don Blas déjeunait.

« Six mois de prison, pensait-il, me feront justice de ces belles couleurs et de cet air de fraîcheur et de contentement insolent. »

Le cavalier en sentinelle à la porte de la salle à manger haussa vivement sa carabine. Il l’appuyait par travers contre la poitrine d’un vieillard qui cherchait à entrer dans la salle à la suite d’un aide de cuisine apportant un plat. Don Blas courut à la porte; derrière le vieillard, il vit une jeune fille qui lui fit oublier don Fernando.

– Il est cruel qu’on ne me donne pas le temps de prendre mes repas, dit-il au vieillard; entrez cependant, expliquez-vous.

Don Blas ne pouvait se lasser de regarder la jeune fille; il trouvait sur son front et dans ses yeux cette expression d’innocence et de piété céleste qui brille dans les belles madones de l’école italienne. Don Blas n’écoutait pas le vieillard et ne continuait pas son déjeuner. Enfin il sortit de sa rêverie; le vieillard répétait pour la troisième ou quatrième fois les raisons qui devaient faire rendre la liberté à don Fernando de la Cueva, qui était depuis longtemps le fiancé de sa fille Inès ici présente, et allait l’épouser le dimanche

Die grobe Frage schien den jungen Mann erst zu reizen, doch dann nahm er sich zusammen und antwortete:

«Mein Vater, Brigadeführer im Heere Karl IV. (Gott segne das Andenken an diesen guten König!), hat mir ein kleines Landgut in der Nähe dieses Dorfes vermacht, das mir zwölftausend Real (dreitausend Francs) einbringt. Ich bebaue es eigenhändig mit drei Knechten.»

«Die Ihnen bestimmt treu ergeben sind. Ein richtiges Guerrillanest!» höhnte Don Blas mit bitterem Lächeln.

«Ins Gefängnis, und zwar im Geheimen!», fügte er beim Weggehen hinzu und ließ den Gefangenen inmitten seiner Leute stehen.

Wenig später frühstückte er.

«Sechs Monate Gefängnis», dachte er bei sich, «sollen mir für diesen schönen Teint, dieses frische Aussehen und diese unverschämte Selbstzufriedenheit Genugtuung verschaffen.»

Der Reiter, der an der Tür des Speisesaals Wache stand, hob rasch seinen Karabiner in die Höhe. Er drückte ihn einem Greis gegen die Brust, der im Gefolge eines Küchenjungen, der eine Speise hereintrug, in den Saal eindringen wollte. Don Blas lief zur Tür; hinter dem Greis erblickte er ein junges Mädchen, das ihn Don Fernando vergessen ließ.

«Wie grausam, dass man mir nicht einmal genug Zeit zum Essen gönnt», sagte er zu dem Greis, «doch treten Sie ein, was führt Sie her?»

Don Blas konnte seinen Blick nicht von dem jungen Mädchen wenden; auf ihrer Stirn und in ihren Augen entdeckte er jene Unschuld und himmlische Frömmigkeit, welche die schönen Madonnenbildnisse der italienischen Schule ausstrahlen. Er achtete nicht auf die Worte des Greises und fuhr auch nicht fort zu frühstücken. Schließlich wurde er aus seinen Träumen gerissen: Der Greis zählte gerade zum dritten oder vierten Mal die Gründe auf, weshalb er Don Fernando de la Cueva, der schon seit längerer Zeit mit seiner Tochter Inès verlobt sei und diese am kommenden Sonntag heiraten werde,

suisant. À ce mot, les yeux du terrible directeur de police brillèrent d'un éclat si extraordinaire, qu'ils firent peur à Inès et même à son père.

– Nous avons toujours vécu dans la crainte de Dieu et sommes de vieux chrétiens, continua celui-ci; ma race est antique, mais je suis pauvre, et don Fernando est un bon parti pour ma fille. Jamais je n'exerçai de place du temps des Français, ni avant, ni depuis.

Don Blas ne sortait point de son silence farouche.

– J'appartiens à la plus ancienne noblesse du royaume de Grenade, reprit le vieillard; et, avant la révolution, ajouta-t-il en soupirant, j'aurais coupé les oreilles à un moine insolent qui ne m'eût pas répondu quand je lui parle.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes. La timide Inès tira de son sein un petit chapelet qui avait touché la robe de la madone *del pilar*, et ses jolies mains en serraient la croix avec un mouvement convulsif. Les yeux du terrible don Blas s'attachèrent sur ces mains. Il remarquait ensuite la taille bien prise, quoique un peu forte de la jeune Inès.

« Ses traits pourraient être plus réguliers, pensa-t-il; mais cette grâce céleste, je ne l'ai jamais vue qu'à elle. »

– Et vous vous appelez don Jaime Arregui? dit-il enfin au vieillard.

– C'est mon nom, répondit don Jaime en assurant sa position.

– Âgé de soixante et dix ans?

– De soixante-neuf seulement.

– C'est vous, dit don Blas en se déridant visiblement; je vous cherche depuis longtemps. Le roi notre Seigneur a daigné vous accorder une pension annuelle de quatre mille réaux (mille francs). J'ai chez moi, à Grenade, deux années échues de ce royal bienfait, que

die Freiheit wiedergeben müsse. Bei diesen Worten blitzten die Augen des fürchterlichen Polizeidirektors so heftig auf, dass Inès und selbst ihrem Vater angst und bange wurde.

«Wir haben immer gottesfürchtig gelebt und sind alte Christen», sprach der Greis, «ich stamme von einem alten Geschlecht ab, doch ich bin arm, und Don Fernando ist eine gute Partie für meine Tochter. Ich habe nie ein Amt bekleidet, weder zur Zeit der Franzosen, noch davor oder danach.»

Don Blas verharrte in eisernem Schweigen.

«Ich gehöre zum ältesten Adel des Königreichs Granada», fuhr er fort, «und vor der Revolution», fügte er seufzend hinzu, «hätte ich einem unverschämten Mönch, der den Mund vor mir nicht aufgetan hätte, die Ohren abgeschnitten.»

Die Augen des Greises füllten sich mit Tränen. Inès zog schüchtern einen kleinen Rosenkranz, der das Gewand der Madonna del Pilar berührt hatte, aus dem Ausschnitt ihres Kleides hervor, und umklammerte mit ihren anmutigen Händen krampfhaft das Kreuz. Don Blas' fürchterlicher Blick ruhte auf diesen Händen. Dann bemerkte er die wohlgeformte, wenn auch etwas üppige Gestalt der jungen Inès.

«Ihre Züge könnten zwar ebenmäßiger sein», dachte er, «doch solch eine himmlische Anmut habe ich noch nie gesehen.»

«Und Ihr Name ist Don Jaime Arregui?», fragte er schließlich den Greis.

«So heiße ich», antwortete Don Jaime und richtete sich wieder auf.

«Sie sind siebenzig Jahre alt?»

«Erst neunundsechzig.»

«Sie sind es also», stellte Don Blas mit spürbarer Erleichterung fest, «Sie suche ich schon seit langem. Von unserem Herrn und König wurde Ihnen eine jährliche Rente von vier-tausend Real (tausend Francs) zugesprochen. Zwei fällige Jahresraten dieses königlichen Soldes, die ich bei mir zu Hause

je vous remettrai demain à midi. Je vous ferai voir que mon père était un riche laboureur de la vieille Castille, vieux chrétien comme vous, et que jamais je ne fus moine. Ainsi l'injure que vous m'avez adressée tombe à faux.

Le vieux gentilhomme n'osa manquer au rendez-vous. Il était veuf, et n'avait chez lui que sa fille Inès. Avant de partir pour Grenade il la conduisit chez le curé du village, et fit ses dispositions comme si jamais il ne devait la revoir. Il trouva don Blas Bustos fort paré; il portait un grand cordon par-dessus son habit. Don Jaime lui trouva l'air poli d'un vieux soldat qui veut faire le bon et sourit à tout propos et hors de propos.

S'il eût osé, don Jaime eût refusé les huit mille réaux que don Blas lui remit; il ne put se défendre de dîner avec lui. Après le repas, le terrible directeur de police lui fit lire tous ses brevets, son extrait de baptême, et même un acte de notoriété, au moyen duquel il était sorti des galères, et qui prouvait que jamais il n'avait été moine.

Don Jaime craignait toujours quelque mauvaise plaisanterie.

– J'ai donc quarante-trois ans, lui dit enfin don Blas, une place honorable qui me vaut cinquante mille réaux. J'ai un revenu de mille onces sur la banque de Naples. Je vous demande en mariage votre fille doña Inès Arregui.

Don Jaime pâlit. Il y eut un moment de silence. Don Blas reprit:

– Je ne vous cacherai pas que don Fernando de la Cueva se trouve compromis dans une fâcheuse affaire. Le ministre de la police le fait rechercher, il s'agit pour lui de la *garotte* (manière d'étrangler employée pour les nobles) ou tout au moins des galères. J'y ai

in Granada aufbewahre, werde ich Ihnen morgen Mittag übergeben. Ich werde Ihnen auch beweisen, dass mein Vater ein reicher Großgrundbesitzer im alten Kastilien war, ein alter Christ wie Sie, und dass ich nie Mönch war. Mit Ihren Beschimpfungen sind Sie an die falsche Adresse geraten.»

Der alte Edelmann wagte nicht, dem Treffen fernzubleiben. Er war Witwer und hatte nur seine Tochter Inès bei sich wohnen. Vor seiner Abreise nach Granada brachte er sie zum Dorfpfarrer und traf seine Anordnungen, als würde er sie niemals wiedersehen. Er traf Don Blas Bustos in festlicher Kleidung an; über seinem Anzug trug dieser ein breites Ordensband. Don Jaime gegenüber verhielt er sich wie ein höflicher alter Soldat, der Gutes tun möchte und immerzu lächelt, ob mit oder ohne Anlass.

Hätte er es nur gewagt, Don Jaime hätte die achtausend Real, die Don Blas ihm überreichen wollte, abgelehnt; auch konnte er nicht umhin, mit ihm zu speisen. Nach dem Essen zeigte ihm der fürchterliche Polizeidirektor alle seine Dokumente, seinen Taufschein und eine öffentliche Urkunde, die den Freispruch von den Galeeren enthielt und bezeugte, dass er nie Mönch gewesen war.

Noch immer fürchtete Don Jaime irgendeinen schlechten Scherz.

«Ich bin also dreiundvierzig Jahre alt», sagte Don Blas schließlich zu ihm, «und bekleide ein ehrenvolles Amt, das mir fünfzigtausend Real einbringt. Auf der Bank von Neapel habe ich ein Einkommen in der Höhe von tausend Unzen. Ich möchte Sie um die Hand Ihrer Tochter Doña Inès Arregui bitten.»

Don Jaime erbleichte. Ein Augenblick lang herrschte Schweigen. Dann fuhr Don Blas fort:

«Ich will Ihnen nicht verhehlen, dass Don Fernando de la Cueva in eine üble Angelegenheit verwickelt ist. Der Polizeiminister lässt nach ihm suchen, er soll *garottiert* (eine Hinrichtungsart durch Erwürgen für Adlige) oder zumindest auf die Galeeren geschickt werden. Ich bin acht Jahre dort gewe-

été huit années, et je puis vous assurer que c'est un vilain séjour. (En disant ces mots il s'approcha de l'oreille du vieillard.) D'ici à quinze jours ou trois semaines, je recevrai probablement du ministre l'ordre de faire transférer don Fernando de la prison d'Alcolote à celle de Grenade. Cet ordre sera exécuté fort tard dans la soirée; si don Fernando profite de la nuit pour s'échapper, je fermerai les yeux, par considération pour l'amitié dont vous l'honorez. Qu'il aille passer un an ou deux à Majorque, par exemple, personne ne lui dira plus haut que son nom.

Le vieux gentilhomme ne répondit point, il était atterré, et eut beaucoup de peine à regagner son village. L'argent qu'il avait reçu lui faisait horreur.

« Est-ce donc, se disait-il, le prix du sang de mon ami don Fernando, du fiancé de mon Inès? »

En arrivant au presbytère, il se jeta dans les bras d'Inès :

– Ma fille, s'écria-t-il, le moine veut t'épouser !

Bientôt Inès sécha ses larmes et demanda la permission d'aller consulter le curé, qui était dans l'église, à son confessionnal. Malgré l'insensibilité de son âge et de son état, le curé pleura. Le résultat de la consultation fut qu'il fallait se résoudre à épouser don Blas, ou dans la nuit prendre la fuite. Doña Inès et son père devaient essayer de gagner Gibraltar et s'embarquer pour l'Angleterre.

– Et de quoi y vivrons-nous? dit Inès.

– Vous pourriez vendre votre maison et le jardin.

– Qui l'achètera? dit la jeune fille fondant en larmes.

– J'ai des économies, dit le curé, qui peuvent monter à cinq mille réaux; je vous les donne, ma fille, et de grand cœur, si vous ne croyez pas pouvoir faire votre salut en épousant don Blas Bustos.

sen und kann Ihnen versichern, dass das kein Zuckerschlecken ist. (Bei diesen Worten näherte er sich dem Ohr des Greises.) In zwei bis drei Wochen werde ich voraussichtlich vom Minister den Befehl erhalten, Don Fernando vom Gefängnis in Alcolote in das von Granada zu überführen. Dieser Befehl wird erst sehr spät abends ausgeführt werden. Wenn Don Fernando die Nacht nutzt, um zu entkommen, werde ich angesichts der Freundschaft, die Sie ihm entgegenbringen, Nachsicht üben. Er könnte für ein oder zwei Jahre nach Mallorca gehen, danach wird man höchstens noch seinen Namen nennen.»

Der alte Edelmann gab keine Antwort, er war zutiefst erschüttert und gelangte nur mit großer Mühe in sein Dorf zurück. Das Geld, das er erhalten hatte, erfüllte ihn mit Abscheu.

«Ist das also das Blutgeld meines Freundes Don Fernando, des Verlobten meiner lieben Inès?», fragte er sich.

Als er im Pfarrhaus angekommen war, warf er sich Inès in die Arme:

«Meine geliebte Tochter», rief er, «der Mönch will dich heiraten!»

Bald trocknete Inès ihre Tränen und bat um die Erlaubnis, den Pfarrer, der in der Kirche war, im Beichtstuhl um Rat zu fragen. Dieser brach trotz der Gefühlsarmut seines Alters und seines Standes in Tränen aus. Er riet ihr, sich entweder dazu zu entschließen, Don Blas zu heiraten oder nachts zu fliehen. Doña Inès und ihr Vater sollten versuchen, Gibraltar zu erreichen und sich dann nach England einzuschiffen.

«Und wovon sollen wir leben?», fragte Inès.

«Sie können Ihr Haus und den Garten verkaufen.»

«Und wer wird es kaufen?», wandte das junge Mädchen ein und brach in Tränen aus.

«Ich habe Ersparnisse in Höhe von etwa fünftausend Real», entgegnete der Pfarrer. «Ich gebe sie Ihnen, meine Tochter, von Herzen gern, es sei denn, Sie glauben, in einer Heirat mit Don Blas Bustos Ihr Glück zu finden.»

Quinze jours après, tous les sbires de Grenade, en grande tenue, entouraient l'église si sombre de Saint-Dominique. À peine si en plein midi on y voit à se conduire. Mais, ce jour-là, personne autre que les invités n'osait y entrer.

À une chapelle latérale éclairée par des centaines de cierges, et dont la lumière traversait les ombres de l'église comme une voie de feu, on voyait de loin un homme à genoux sur les marches de l'autel; il était plus grand de toute la tête que ce qui l'entourait. Cette tête était penchée d'un air pieux, et ses bras maigres croisés sur sa poitrine. Il se releva bientôt, et montra un habit chargé de décorations. Il donnait la main à une jeune fille dont la démarche légère et jeune faisait un étrange contraste avec sa gravité. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune épouse; l'expression de ses traits et la douceur angélique qu'ils conservaient malgré son chagrin frappèrent le peuple quand elle monta en carrosse à la porte de l'église.

Il faut avouer que, depuis son mariage, don Blas fut moins féroce; les exécutions devinrent plus rares. Au lieu de faire fusiller les condamnés par derrière, ils furent simplement pendus. Il permit souvent aux condamnés d'embrasser leur famille avant d'aller à la mort. Un jour, il dit à sa femme, qu'il aimait avec fureur :

– Je suis jaloux de Sancha.

C'était la sœur de lait et l'amie d'Inès. Elle avait vécu chez don Jaime sous le nom de femme de chambre de sa fille, et c'est en cette qualité qu'elle l'avait suivie dans le palais qu'Inès était venue habiter à Grenade.

– Quand je m'éloigne de vous, Inès, poursuivit don Blas, vous restez à parler seule avec Sancha. Elle est gentille, elle vous fait rire; moi, je ne suis qu'un vieux soldat chargé de fonctions sévères; je me rends justice, je suis peu aimable. Cette Sancha, avec sa

Vierzehn Tage später umstanden sämtliche Sbirren von Granada in Festuniform die düstere Kirche San Dominico. Selbst zur Mittagszeit kann man darin nur mit Mühe seinen Weg finden. An jenem Tag allerdings wagte sich außer den geladenen Gästen niemand einzutreten.

Eine Seitenkapelle wurde von Hunderten von Kerzen erleuchtet, deren helles Licht die düstere Kirche wie eine Feuerbahn durchschnitt, und von weitem sah man einen Mann auf den Altarstufen knien, der seine Umgebung um Haupteslänge überragte. Er hielt den Kopf fromm geneigt und die mageren Arme über der Brust gekreuzt. Bald erhob er sich und zeigte seine mit Orden bedeckte Uniform. Er reichte einem jungen Mädchen die Hand, deren leichter jugendlicher Gang in seltsamem Gegensatz zu ihrem ernststen Gesichtsausdruck stand. Tränen glänzten in den Augen der jungen Braut; ihre Züge und die engelsgleiche Sanftmut, die sie trotz ihres Kummers bewahrte, erregten das Staunen und die Bewunderung des Volkes, als sie vor dem Portal der Kirche den Wagen bestieg.

Es lässt sich nicht leugnen, dass Don Blas nach seiner Heirat milder wurde. Die Hinrichtungen wurden seltener. Anstatt die Verurteilten von hinten zu erschießen, ließ er sie nur noch hängen. Häufig erlaubte er ihnen sogar, ihre Familie zu umarmen, bevor sie in den Tod gingen. Eines Tages sagte er zu seiner Frau, die er wie ein Rasender liebte:

« Ich bin eifersüchtig auf Sancha. »

Sancha war die Milchschwester und Freundin von Inès. Sie hatte ihr bereits im Hause von Don Jaime als Zimmermädchen gedient und war ihr in dieser Eigenschaft in den Palast nach Granada gefolgt.

« Wenn ich von Ihnen fortgehe, Inès », fuhr Don Blas fort, « bleiben Sie allein mit Sancha zurück und sprechen mit ihr. Sie ist liebenswürdig und bringt Sie zum Lachen; ich dagegen bin bloß ein alter, mit schweren Aufgaben belasteter Soldat; ich bin mir darüber im klaren, dass ich nicht gerade liebens-

physionomie riante, doit me faire paraître à vos yeux plus vieux de moitié. Tenez, voilà la clef de ma caisse, donnez-lui tout l'argent que vous voudrez, tout celui qui est dans ma caisse si cela vous plaît, mais qu'elle parte, qu'elle s'en aille, que je ne la voie plus !

Le soir, en rentrant de son bureau, la première personne que vit don Blas fut Sancha, occupée de sa besogne comme à l'ordinaire. Son premier mouvement fut de fureur ; il s'approcha rapidement de Sancha, qui leva les yeux et le regarda ferme, avec ce regard espagnol, mélange si singulier de crainte, de courage et de haine. Au bout d'un moment, don Blas sourit.

– Ma chère Sancha, lui dit-il, doña Inès vous a-t-elle dit que je vous donne dix mille réaux ?

– Je n'accepte de cadeaux que de ma maîtresse, répondit-elle, toujours les yeux attachés sur lui.

Don Bustos entra chez sa femme.

– La prison de *Torre-Vieja*, lui dit-elle, combien contient-elle de prisonniers en ce moment ?

– Trente-deux dans les cachots et deux cent soixante, je crois, dans les étages supérieurs.

– Donnez-leur la liberté, dit Inès, et je me sépare de la seule amie que j'aie au monde.

– Ce que vous m'ordonnez est hors de mon pouvoir, répondit don Blas.

Et de toute la soirée il n'ajouta pas un mot. Inès, travaillant près de la lampe, le voyait rougir et pâlir tour à tour ; elle quitta son ouvrage et se mit à dire son chapelet. Le lendemain, même silence. La nuit d'après, un incendie éclata dans la prison de *Torre-Vieja*. Deux prisonniers périrent. Mais, malgré toute la surveillance du directeur de la police et de ses gendarmes, tous les autres parvinrent à s'échapper.

Inès ne dit pas un mot à don Blas, ni lui à elle. Le